

MONIQUE SICARD

Eco-medio, la paire imparable

Il faut s'appeler chat pour connaître l'eau du bocal : le poisson rouge, lui, ne sent pas que ça mouille. Sauf à nous placer hors du système, nous ne voyons pas nos milieux de vie écologico-culturels. Nous ne nous rendons compte de leur importance qu'au moment de leur perte. Déplacements, enfermements, aménagements sauvages, bouleversements naturels, tristesses des homogénéisations culturelles, secouent le regard : nous avons mal au milieu. C'est que nous sommes ce milieu. Nous ne l'habitons pas, il nous habite. Comme nous sommes ce corps dont nous n'entendons le fonctionnement que lorsque la maladie en brise le silence. Comment entendre les transparences ? Comment voir ? L'écologie, science du milieu de vie, discours sur la maison, prêterait-elle ses outils de vision à la médiologie ?

Haukur
Snorrason,
Le lagon bleu,
Islande.
D.R.

Déblayer son propre chemin, échapper aux servitudes du milieu, c'est s'exercer à recevoir la complexité du monde avant de découper dans sa transparence les signaux pertinents. C'est construire une méthode de lecture susceptible de rendre manifestes des propriétés jusque-là restées cachées, de penser l'ensemble comme un tout. L'écologie théorique qui offre à penser les chemine-ments des êtres vivants, leurs stratégies, est fondamentalement une pensée de la complexité. Dans une nouvelle lecture des géographies sociales, la médiologie, elle, scrute les fabriques de la culture, repère les flux, les émergences, les recyclages, interroge le bricolage planétaire des idées. Même si elle répond *culture* quand l'autre parle *nature*, elle est demi-sœur de l'écologie.

Recevoir pour voir

La médiologie a d'évidence plus de difficultés d'expérimentation que l'écologie qui en a elle-même beaucoup. Elles usent pourtant du même outil d'observation, ce « microscope » inventé et revendiqué par les écologues Eugène et Oward Odum dans les années cinquante. Ni télescope, ni microscope, mais outil théorique, il offre à voir un monde à notre échelle. Mieux qu'une caméra cinématographique, il fait fonctionner l'ensemble des organes des sens de l'observateur, use de méthodes et de démarches empruntées à diverses disciplines.

Cela ne signifie pas que l'écologie ne manipule ni éprouvettes, ni ordinateurs, ni chambres de cultures, mais qu'elle met fondamentalement en œuvre une relation immédiate au monde. L'œil est son principal outil d'investigation. L'écologie marque une rupture brutale dans une histoire de la scientificité : sa pensée systémique s'éloigne d'une biologie qui ne cesse à l'inverse d'accentuer son réductionnisme – le mot est ici employé sans dimension péjorative –, d'affiner ses analyses des mécanismes de détail.

L'écologie scientifique trouve ses laboratoires dans les collines ou les lagons. Exercice du regard, elle est une pratique des analyses comparées, des décryptages de signes. Un exercice de la trace. Cependant, cet intérêt pour « un monde à notre échelle », qui est cause de l'immense réussite de la pensée environnementaliste l'est aussi de ses principaux échecs. Ses objets – parce qu'ils sont à notre échelle – nous sont particulièrement sensibles. Il est parfois difficile de dissocier l'écologie de l'écologisme, de construire des connaissances en toute indépendance des nostalgies.

La médiologie, aucun laboratoire ne l'héberge ; elle tire sa validité d'un at-

tachement aux faits. On pourra facilement objecter que cela ne suffit pas : qu'une lecture qui s'appuie sur des faits reste une production de texte, la construction d'un sens hypothétique. Mais cette recherche de faits pertinents est aussi un repérage d'expérimentations objectives : celles qui mettent en œuvre une analyse comparative exercée. Une même idée, un même courant d'opinion, un même point de vue, une même attention particulière à un nouvel objet, prennent à la surface de la planète des formes diverses, selon les matériaux techniques ou institués rencontrés ici ou là. L'idée même d'environnement est lue et construite d'une manière bien différente par les Grünen allemands, le Ministère français de l'environnement, les habitants des régions minières d'Angleterre ou les chefs d'entreprise américains. Ou encore : alors qu'elles obéissent au même système institué, deux techniques différentes de production symbolique conduisent à deux positionnements sociaux ou culturels différents (la peinture de champs de bataille ne donne pas naissance à la même « guerre » que leur photographie). Ou bien : un même dispositif technique (le cinéma), administré par des régimes politiques différents, fait émerger des « nations » différentes. Ou même : la compétition apparente de deux dispositifs techniques renseigne sur des dimensions symboliques a priori insoupçonnées. Ou bien encore : l'évolution des technologies, en modifiant le poids symbolique des pouvoirs politiques, les oblige à rectifier leurs positions.

La médiologie vise à faire jouer synchronies et diachronies comme de véritables expérimentations. Un premier exercice synchronique a été réalisé, à titre de gamme, avec l'écriture de *L'année 1895*¹ : en cette fin de XIX^e siècle, certaines pratiques du regard disparaissent (meurent), tandis que d'autres se transforment, vivant de nouveaux dynamismes sous l'impact d'autres dispositifs émergents.

L'observation, loin d'être passive, est un acte dirigé. Elle consiste à laisser venir à soi la diversité par l'abolition des hiérarchies préétablies entre les objets. Le monde n'est pas vu par une lunette astronomique ; il est reçu par une fenêtre ouverte, comme la peinture flamande du XVII^e siècle que Svetlana Alpers oppose à la peinture italienne de la même époque, grande utilisatrice de lunettes d'approche et de machines de vision. De ces réceptions du hasard, et de celles-là seules, naissent les stupéfactions. Voir, c'est chercher l'étonnement. De là peut naître l'éclaircissement. Ces regards sont à une approche réductionniste ce que la photographie est au dessin : ils s'ouvrent au hasard. Véritables prises de vue, ils invitent, en arrachant les étiquettes collées sur le balbuzard, le cyprès ou le saumon, à prendre en compte une dynamique plus qu'une taxonomie. Qu'est-ce que les uns font aux autres ? Qui a besoin de

1. M. Sicard, *L'année 1895, l'image écartelée entre voir et savoir*, Les empêcheurs de penser en rond, 1995.

qui ? L'ensemble est-il stable ou instable ? En équilibre ou en déséquilibre ? D'où viennent les apports extérieurs indispensables au fonctionnement du système ? Et que se passerait-il si... ?

Géographies du temps

Des deux côtés, le visible offre accès à l'invisible, la surface à la profondeur. La cartographie géologique est le prélude à la construction des coupes de terrain : d'une lecture de l'horizontale à celle d'une verticale. De ces dernières seules se déduisent les récits : surrections de chaînes de montagne, érosions, transgressions marines, régressions, plissements, charriages.

La trace n'est pas moins riche d'enseignement que le gisement. Une pincée de poudre de carbone qu'une grande poterie. Le lichen que le platane. Quelque chose s'est passé là qui a marqué visiblement les indicateurs sensibles. La trace est un appel, un motif de curiosité, une incitation à l'enquête, au saut d'indice en indice. Ainsi, l'écologie s'enracine au départ dans les géographies, comme la médiologie, au départ, dans l'histoire. Depuis que la première existe – avec Alexandre de Humboldt, pionnier en 1799 de la géographie botanique, avant même la création du mot en 1866 –, elle n'a cessé d'étudier les correspondances entre les facteurs du milieu et les répartitions des individus. Élégante démonstration de Humboldt : l'étagement en altitude de la végétation sur les flancs du Chimborazo – alors considéré comme le plus haut sommet du monde – mime les successions en latitude, des tropiques au cercle polaire. Les liens entre les facteurs climatiques et les peuplements sont mis en évidence. De l'influence du milieu sur le peuplement : cette écologie avant la lettre s'arrache ainsi aux localisations individuelles pour atteindre un niveau théorique plus élevé.

Pour l'écologie contemporaine, la surface de la planète se présente comme une série de tableaux de signes qu'il convient de comprendre comme une étape découpée dans une série évolutive. « Chaque plante est à la mesure des conditions sous lesquelles elle croît. » En retour, elle est un index du sol et des climats (macro et micro), indicateur du comportement *d'autres plantes et animaux* aux mêmes endroits. Outil magnifique ! Traduisez : point n'est utile d'étudier en détail les climats généraux ou locaux, de dresser un catalogue complet des communautés animales et végétales pour comprendre un système naturel. Repérez les végétaux caractéristiques : ils vous donneront le reste. Presque *tout* le reste. Non seulement le passé, mais aussi – acquis immense

– les avenir d’une communauté vivante. *Une pensée de la complexité est aussi, par force, une pratique de la simplicité.*

À la manière du paléontologue qui suit le cheminement des rongeurs à travers le continent africain et l’Arabie en constatant que le chemin reste marqué par l’apparition et la disparition d’espèces, le médiologue s’attache à repérer les itinéraires des transmissions culturelles : elles lui donnent accès à l’histoire. Les événements ayant conduit au façonnement des musiques africaines jusqu’à la naissance du jazz et son irrigation du monde entier se marquent dans les territoires. La diversité géographique des formes musicales dérivées en porte la marque. Le milieu n’est pas seulement un vecteur transportant ; il est un façonnement intime des cultures, des géographies, des institutions, des politiques, des techniques.

Les facteurs symboliques sont des créateurs de configurations géographiques. Ils superposent aux géographies physiques ou humaines traditionnelles, leurs continents, leurs archipels et leurs îles. Dans les lieux isolés, les errances abandonnent des enclaves culturelles. Moins marquées par la diversité, elles n’en donnent pas moins prise à l’émergence de cultures originales. Les instruments à corde africains ont suivi les trajets des esclaves. Devenus « luth », ils ont subsisté dans l’« île » berbère d’Afrique du Nord. Devenus « banjo », ils sont aussi présents dans les « îles » montagnardes d’Amérique du nord. Ces systèmes insulaires (îles, mais aussi montagnes, zones de marais, villes isolées...), marqués par une forte originalité culturelle, mais aussi par une moindre diversité, sont aussi des systèmes fragiles.

Systèmes et réseaux

Les principaux objets de l’écologie théorique sont clairement identifiés : ce sont les écosystèmes. Certes, ils sont aujourd’hui des objets conceptuels bien éloignés du système clos du lac défini en 1935 par le botaniste anglais Tansley ². Mais ce dernier – par ailleurs passionné de philosophie et de psychanalyse autant que d’écologie théorique – a eu le mérite de proposer que l’on parle de « système écologique » plutôt que de communautés ou de successions, évitant ainsi les doctrines holistes. Les actions humaines, facteurs de transformation du milieu, sont en outre présentes dans les définitions de l’écosystème ³.

La théorie des systèmes écologiques, cependant, ne voit le jour qu’en 1942, sous l’impulsion de Raymond Lindeman. Diffusée à titre posthume : Lindeman est mort de maladie à l’âge de 27 ans. Pour la première fois sont pris en compte

2. J.-M. Drouin, *La Naissance du concept d'écosystème*, thèse sous la direction de Michel Serres, Université Paris 1, 1984.
3. J.-M. Drouin, *Réinventer la nature*, Desclée de Brouwer, Paris, 1991.

les liens indissolubles qui unissent des éléments aussi disparates que les végétaux (producteurs), les herbivores et carnivores (consommateurs), les décomposeurs : « Les analyses des cycles de relations trophiques indiquent qu'une communauté biotique ne peut être clairement différenciée de son environnement abiotique : l'écosystème doit donc être considéré comme l'unité écologique fondamentale. »

Écosystème : du grec *Oikos*, la maison, et du bas latin *systema*, l'assemblage. Un écosystème n'est pas un concept flou désignant l'ensemble des conditions de vie ou de transmission. Il n'est ni l'environnement, ni le milieu. Un écosystème lacustre n'est réductible ni au fond vaseux du lac ni à la forêt qui le borde, ni à l'eau sombre qui en fait le charme. Un écosystème n'est pas non plus la somme de ses propres constituants. Un « lac » n'est pas la somme de 12 truites, 40 perches, 20 kg de plancton et 1 martin-pêcheur

Un écosystème est d'abord un *système*. Un ensemble d'événements interdépendants extraits du monde extérieur afin de traiter cet ensemble comme un tout. Lorsque le système, enfin, intègre sa propre « maison ». Il est écosystème : « ensemble de tous les organismes d'un milieu défini et de leurs relations et interactions entre eux et avec le milieu ». Un écosystème est fortement structuré, parfaitement situé dans l'espace et le temps. Il est lui-même un « objet vivant », susceptible de vieillir, de mourir, mais aussi de rajeunir (une forêt incendiée se reconstitue souvent). Un lac, une forêt, une prairie, un milieu humide sont des assemblages dynamiques, évolutifs, formés d'éléments de nature diverse (minérale, végétale, animale), fondamentalement dépendants les uns des autres. Leurs éléments façonnent le tout. En retour, l'ensemble agit sur chacun d'eux. Les qualités d'un individu ne se révèlent pas de manière identique s'il est isolé ou inséré dans un système d'accueil. L'architecture et la physiologie d'un hêtre isolé ne sont pas celle d'un hêtre forestier. Le milieu n'est pas seulement physico-chimique, il est aussi organique.

Quelques années avant la définition du concept d'écosystème par le biologiste anglais Tansley en 1935, les travaux du pédologue soviétique Vernadsky conduisent à la définition du concept de biosphère. Né en 1863, disparu en 1945, Vernadsky a effectué de nombreux séjours à Paris, collaborant avec Henry Le Chatelier, Pierre Curie, Marie Curie, Henri Becquerel, dialoguant avec Bergson. Son ouvrage fondamental *La biosphère*, publié en 1926 et traduit en français trois ans plus tard, ne rencontra pourtant qu'un écho modeste. Ses travaux reçoivent aujourd'hui de nouveaux échos. La biosphère de Vernadsky est une enveloppe globale de la planète. Elle ne désigne plus seulement, comme chez le géologue viennois Édouard Suess qui a créé le mot en 1875, l'ensemble des être

vivants à la surface de la terre, mais avec eux, la région de l'écorce terrestre marquée par l'emprise de la vie. Toute la matière biologique de la planète, qu'elle soit vivante, inerte ou biogène (comme les roches sédimentaires ou l'eau), est indissolublement liée par une même histoire. La force du concept de biosphère vient à la fois de sa dimension globale et de l'éclairage nouveau porté sur les liens de solidarité unissant non seulement tous les êtres vivants de la planète, mais aussi ces êtres vivants et des compartiments de nature minérale.

La biosphère est alors un ensemble de grands magasins permanents (forêts, sols, océans...), véritables systèmes mémoriels, traversés par des circulations de carbone, d'oxygène, d'azote... qu'ils ralentissent et stockent parfois pendant de longues années. Mais ce système global qu'est la biosphère n'échange jamais avec l'extérieur que de l'énergie. La matière qui le compose est formée d'éléments chimiques dont la quantité est invariable : simplement, cette matière est animée de perpétuels recyclages. Un arbre de la forêt amazonienne est ainsi traversé de multiples « cultures » : ses molécules d'eau peuvent provenir aussi bien d'un océan lointain que d'animaux peuplant un autre continent. De la même manière, nous sommes nous-mêmes la cristallisation de nombreuses cultures : grecque ou arabe par les noms de nos fleurs, africaine ou allemande par nos musiques, italienne par notre cinéma...

Ces vues globales, cependant, ne suffisent pas. Car le tout n'est pas somme des parties. Au souci de penser en termes de systèmes de vaste ampleur, la médiologie gagnera à s'attacher à des systèmes de moindres dimensions qui seraient à une médiasphère ce que les écosystèmes sont à la biosphère. Il est possible de définir des médiasystèmes, assemblages dynamiques formés de vecteurs transformants et des idées elles-mêmes. Ces médiasystèmes n'existent que dans un espace-temps donné : ils diffèrent non seulement d'une époque à une autre, mais encore d'un lieu à l'autre. Structurés, non figés, ils sont susceptibles de connaître de nouveaux dynamismes (accroissement de la quantité et de la diversité de leurs productions) ou de mourir. Contrairement aux écosystèmes, le rajeunissement leur est interdit. Les techniques ne font pas marche arrière. Il faudra un jour décrire l'existentialisme, le marxisme, le lacanisme comme des écosystèmes en devenir.

Dans de tels modèles systémiques, la technique n'est plus opposée à la culture, rejetée au dehors. Si la culture se définit comme une adaptation à un milieu de vie marqué par une certaine stabilité, alors la maîtrise technique est l'une de ses conditions. Que la technique soit la connaissance des serpents venimeux du marais, l'habileté rhétorique, l'art de fabriquer une barque de chêne ou de pratiquer le violoncelle, elle se joue des contraintes du milieu, recons-

truit à partir de ses éléments. Elle est culture sans être tradition, ne se superpose pas à une technoscience qui dicterait nos pratiques et nos comportements. De manière encore plus précise, les points d'articulation entre un système technique, un mode institutionnel, leur dimension symbolique pourront être élucidés. Ces niches médiologiques définiront les adresses des idées, c'est-à-dire ce qu'elles font, comment elles agissent, à la manière dont la niche écologique décrit – bien au-delà de leur simple habitat – la fonction sociale des espèces.

Au mitan des lieux

En matière d'analyse du monde vivant, coexistent des modèles darwiniens et des modèles écologiques. Pour les premiers, la biologie (la génétique) propose, le milieu dispose. Les espèces luttent dans le but de leur survie. Le mieux adapté survit, les autres disparaissent. On peut reprocher à un tel modèle, tout en étant non finaliste, d'ignorer le baroque dans la nature. Formes qui ne servent à rien, gênent aussi, plus qu'elles ne sont utiles et, cependant, se maintiennent : bois de l'original ou queue de l'oiseau lyre. L'origine de la variation – condition première de la diversité – vient ici du milieu. C'est lui qui a l'initiative ⁴. Traduisons en termes médiologiques : la naissance d'une forme culturelle originale est soumise aux choix stratégiques des formes culturelles instituées environnantes, choix lui-même déterminé par des contraintes vitales.

Pour les modèles écologiques, « naturellement » plus proches que les précédents du regard, de l'observation, du paysage et de l'image, il ne s'agit plus d'une lutte pour la vie, ni de la manière dont s'insère au sein d'un milieu existant une nouvelle espèce ; mais du fonctionnement de communautés d'êtres vivants en relation avec leur milieu. Chaque espèce occupe une fonction sociale différente de celle du voisin. La concurrence engendre la création de nouvelles niches : elle accroît la diversité. L'inhomogénéité de départ s'accroît, se transforme en véritable mosaïque. D'où l'étonnement de ceux qui ne comprennent pas que si des frères biologiques occupent des positions sociales si différentes et se ressemblent si peu, c'est parce que, précisément, ils sont frères. Non parce que, ennemis, ils se sont battus dans d'implacable lutte pour la vie.

En médiasphère, comme en biosphère... Les idées circulent transportées par des vecteurs qui sont aussi des stockeurs. Elles accélèrent, ralentissent ; se déversent à flot par de larges estuaires ou s'immobilisent pour des années, peut-être des siècles, gelées dans des calottes glaciales d'où elles ne sortiront qu'au goutte à goutte. Il faudra encore attendre qu'elles fondent et se rendent

4. G. Canguilhem, *Le vivant et son milieu*, La connaissance de la vie, Vrin, 1989.

disponibles. Les vecteurs de circulation ne se limitent pas aux télécommunications, aux chemins de fer ou à la voiture, mais s'ouvrent aux festivals de théâtre, aux conteurs, aux universités, aux animateurs de quartier, aux livres ou aux films... Techniques, institutions, individus : en gérant des flux, ils dirigent des fabriques. C'est en se transmettant qu'une idée se construit et les circulations sont indissociables des fabrications. Les idées cependant ne surgissent pas *de novo*. Elles n'émergent pas sans nourriture. Comme la biomasse des forêts tropicales ou des zones d'upwelling, elles naissent de brassages, de recyclages des matériaux disponibles. Créant la vie en bricolant la mort, elles agissent, transforment, réussissant parfois bien au-delà des espérances.

Que les métaphores écologiques soient éclairantes pour une médiologie qui se penche sur le cheminement des idées, les échafaudages de la pensée, ses déménagements, ne fait guère de doute. Qu'il faille les manier avec prudence, non plus. Les parallélismes hâtifs sonnent comme des mises en garde : pièges de la sociobiologie, schémas simplificateurs des écologies culturelles au déterminisme causal, modélisations inhumaines des fonctionnements sociaux, excès du comportementalisme... Pourtant le modèle écologique questionne d'un jour original ce « milieu » tant technique qu'humain qui, transportant les idées, fonde nos cultures.

A l'échelle d'une médiasphère, les idées circulent au sein de milieux tant intérieurs qu'extérieurs. Le corps, en cela, est en continuité avec « ce qui l'entoure » ; le milieu étant à la fois « au mitan » et « autour » du lieu. Il est un « entre deux centres ». Possède une signification relative même s'il tend à la perdre au profit de celle d'un absolu. A la fois stable (comme le milieu intérieur de Claude Bernard) et malléable, susceptible d'être transformé. S'il est banal d'affirmer les profondes transformations que nous, humains, faisons subir à nos propres milieux de vie, il l'est moins de rappeler que nous sommes héritiers de milieux profondément marqués par les êtres vivants qui ont précédé l'arrivée de l'*homo sapiens*. L'oxygène terrestre, une veine de charbon, un gisement de pétrole, un massif calcaire... sont biogènes, nés de la vie.

Le gisement de cuivre natif ne fait pas naître le génie métallurgique. Ce n'est pas lui non plus qui fabrique le chaudron. Mais sans gisement métallifère, l'industrie du cuivre n'aurait jamais existé. A l'assertion darwinienne : « La biologie propose, le milieu dispose », substituons donc la phrase : « Le milieu propose, les cultures disposent ». Et complétons là d'immenses nuances : en se construisant, une culture façonne son propre milieu. Mais ce dernier offre, pour le meilleur comme pour le pire, tant les chances d'une émergence que les conditions d'une extinction.